

Amma
contacts

LA PROMOTION 2010



Interview : Christian de Duve

Promotion 2010 : discours et photos

Bulletin bimestriel de l'association
des médecins Alumni de
l'Université catholique de Louvain

Ne paraît pas en juillet-août
P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

66 Septembre - Octobre 2010



EDITORIAL

Cher alumnus, chère alumna,

Après cent ans d'existence, l'Association des médecins anciens étudiants de l'UCL a décidé de modifier son nom en Association des médecins alumni de l'UCL, notre sigle restant Ama UCL.

L'appellation « ancien » pouvait faire penser à des confrères âgés et concerner plutôt des médecins assis ou même, rassis. Pourtant, l'on devient un ancien étudiant à l'instant même de sa promotion.

L'appellation « alumnus » (alumna au féminin, alumni ou alumnae au pluriel) est de plus en plus utilisée. Elle nous vient du latin « alere », c'est-à-dire « nourrir », et désigne un disciple. Le mot a été adopté par les anglo-saxons pour nommer un « graduate of a school or college » et par l'UCL pour l'ensemble de ses anciens.

Nous profitons de ce numéro spécial de notre revue Ama Contacts, que tous les promus 2010 recevront, pour marquer notre désir d'être plus proche de vous. Nous souhaiterions que vous nous écriviez par lettre ou par mail, pour nous donner vos impressions, des suggestions, des textes, des souvenirs, des photos... ou des critiques. Vous pouvez également prendre rendez-vous (02/7645271)

Permettez-nous un bref rappel de nos actions :

- ⇒ Organisation et financement de la promotion, y compris le verre de l'amitié et la photo de groupe.
- ⇒ Prix Jean Sonnet destiné à un projet médicosocial (voir ci-contre).
- ⇒ Aide aux anniversaires de promotion.
- ⇒ Site internet copieux et régulièrement mis à jour : <http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/>

Et pour nos membres cotisants :

- ⇒ Revue Ama Contacts : 5 numéros par an. Vous pouvez adresser vos textes au comité de rédaction.
- ⇒ Réduction du prix de l'inscription aux séances d'enseignement continu dans les cliniques de l'UCL

Nous n'existons que par votre cotisation. Cet argent est utilisé pour nos anciens et n'est pas une donation. Si nous avons un plus grand nombre de cotisants, nous pourrions concrétiser d'autres projets après vous avoir consultés.

L'Ama UCL félicite les promus 2010 d'avoir réussi un parcours exigeant, avec les obstacles à franchir que sont les examens et le courage qu'il faut pour ne se livrer qu'avec modération aux tentations légitimes de la vie estudiantine.

René Krémer, président
Martin Buysschaert, vice-président
Dominique Lamy, secrétaire-trésorier

COMITÉ DE RÉDACTION :
Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

ÉDITEUR RESPONSABLE :
René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :
Chantal Leonhardt-Lebrun

ADRESSE DE CONTACT :
AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte 5265
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71
Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
<http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/>

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

GRAPHISME :
A.M. Couvreur

PHOTOS : Gilles Preart

COUVERTURE :
Christian de Duve et Emile Van Schaftingen, lors d'une visite du Roi Albert II

SOMMAIRE

Ama contacts

N° 66 Septembre - Octobre 2010

- 2 **Editorial.**
- 4 **Interview. Christian de Duve, Prix Nobel de médecine 1974.**
- 6 **Promotion de juin 2010 : Discours des jeunes promus Discours du vice-président de l'AMA-UCL Discours du doyen de la Faculté de médecine et de médecine dentaire Discours du recteur de l'UCL**

CET AVIS TIENT LIEU DE CONVOCATION

Les membres effectifs de l'AMA-UCL sont cordialement invités à participer à

l'Assemblée Générale de l'AMA-UCL

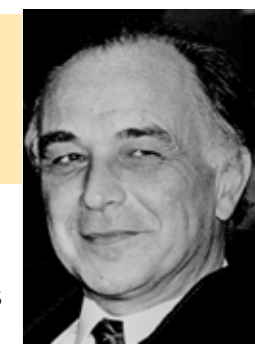
le jeudi 11 novembre 2010, à 14h
aux auditoriums centraux de la Faculté de Médecine UCL, avenue Emmanuel Mounier 51, à Woluwe-Saint-Lambert

Ordre du jour :

1. Communications du Président.
2. Rapport du secrétaire-trésorier : bilan financier 2009 et budget 2010.
3. Rapport des activités : rencontres à la carte, AMA-Contacts, cérémonie de promotion, etc ...
4. Prix Jean Sonnet 2011
5. Elections statutaires : mandats échéants et nouveaux administrateurs
6. La parole est aux membres.

Prix Jean Sonnet

Le prix, destiné à soutenir un projet d'aide à une population en difficulté, est réservé à un médecin, belge ou étranger, porteur d'un diplôme de l'UCL. Il peut être attribué à une équipe médicale. Les candidatures pour le prochain prix, comportant le curriculum du candidat et l'exposé du projet en moins de 10 pages, devront parvenir avant le 15 juin 2011 au Président de l'AMA-UCL.



Projets récompensés depuis la création du prix

1997	<i>Les enfants de détenus</i>	Dominique Alles
1999	<i>Education à la santé du patient sourd et création de lieux d'accueil en langue des signes</i>	Benoît Drion du Chapis Pierre Hendrick
2001	<i>Santé Culture Quart Monde</i>	Pierre Soete
2003	<i>Nepal Orthopaedic Hospital</i>	Andrianaina Raharison
2005	<i>Lutte contre l'épilepsie à Madagascar</i>	
2007	<i>Appui pour le travail d'un nouvel infirmier dans la région de Colquechaca (Bolivie)</i>	André Verheylewegen Philippe Eucher
2009	<i>Prévention et traitement de la maladie de Chagas en Bolivie</i>	

Histoire de la Faculté de Médecine UCL

Tous ces professeurs que vous avez connus lors de vos études et de votre formation clinique, vous pouvez les retrouver sur le site d'histoire de la faculté de médecine, créé en 2003 par Jean-Jacques Haxhe (<http://www.md.ucl.ac.be/histoire/intro.htm>), avec la collaboration de Geneviève Aubert et de Françoise Hiraux. Grâce à un réseau dense de liens vers des interviews, des *in memoriam*, des textes, des photos et des vidéos, des dessins et des caricatures, vous avez accès à une quantité d'informations. Ce site est une sorte de poulpe géant dont les tentacules vous permettent d'accéder à la personne et au domaine qui vous intéressent. Le site a des liens étroits avec le Service des archives de l'UCL (www.uclouvain.be/archives.html), l'association des médecins alumni de l'UCL (<http://sites.uclouvain.be/ama-ucl/>), et Louvain médical (<http://www.md.ucl.ac.be/loumed/>).

Vous apprendrez ainsi à connaître les professeurs de l'UCL, leur formation, leurs activités de recherche, leur pratique clinique, leurs publications, leurs opinions et leurs centres d'intérêt mais aussi, à travers eux, l'histoire de notre Faculté de médecine, avec notamment toutes les photos de promotion. Vous aurez accès *on line* au livre « 50 ans de médecine à l'UCL » coordonné par Jean-Jacques Haxhe.

Notre site est vivant, s'agrandit et se complète sans cesse et nous souhaitons qu'il devienne interactif : posez-nous des questions, envoyez-nous des textes, des photos ou des vidéos. Nous vous interrogerons pour connaître vos impressions et vos souhaits.

Geneviève Aubert, Jean-Jacques Haxhe, Françoise Hiraux, Paul Servais, René Krémer

Interview de Christian de Duve

Prix Nobel de médecine 1974

René Krémer. Cher Monsieur de Duve, nous commençons par quelques souvenirs d'enfance et de jeunesse..?

Christian de Duve. Je suis né en 1917 en Angleterre, où mes parents, de nationalité belge, avaient trouvé refuge durant la première guerre mondiale, j'ai passé mon enfance dans un milieu francophone à Anvers et fait – dans les deux langues nationales – des humanités gréco-latines au Collège des Jésuites de la ville. Presque bilingue à la sortie de l'école, j'ai acquis, en outre, une bonne connaissance de l'anglais et de l'allemand, grâce à des séjours en Angleterre, chez des amis que mes parents s'y étaient faits pendant la guerre, et en Allemagne, chez des membres de ma famille, en partie d'origine allemande. C'est ainsi que j'ai assisté, notamment, à la montée du nazisme, dont j'ai effleuré à plusieurs reprises les monstrueux débordements.

Je garde du berceau de mon enfance le souvenir d'une ville cosmopolite, deuxième port du monde à l'époque et centre culturel inégalé, avec, notamment, les souvenirs de Rubens, Jordaens et Van Dyck et ceux des grands imprimeurs Plantin-Moretus. Cette ville m'a donné une ouverture unique sur le monde, qui, s'ajoutant au multiculturalisme linguistique dont j'ai eu la chance de bénéficier, devait se révéler particulièrement précieuse au cours de ma carrière. Ce tableau s'est fort assombri à partir de 1930, ma famille étant durement frappée par la crise économique et par les menaces de guerre croissantes. Heureusement, je pus échapper en partie à la morosité ambiante en me dépensant dans le scoutisme, école où j'appris à connaître et à respecter la nature, tout en m'adonnant à l'activité physique et en observant le sens de l'honneur et la notion de service.

J'étais à l'époque ce que l'on appelle un « brillant élève », avec l'ambition d'exceller et le sentiment, inspiré par la parabole des talents, que mes dons m'imposaient un devoir envers la société. Passionné par la littérature, surtout les langues mortes, la philosophie et les mathématiques, je n'étais pas attiré par les sciences, qui étaient mal enseignées par des professeurs qui s'en méfiaient. Tant mes goûts que la tradition familiale du notariat auraient dû m'orienter vers une candidature en philosophie et lettres, suivie des études de droit, dont on disait qu'il « mène à tout ». Si je n'ai pas suivi cette voie, c'est parce qu'aucune des carrières auxquelles elle conduisait – que ce soit le barreau, la magistrature, le notariat, la vie publique ou les affaires – ne me tentait. Par contre, la carrière médicale, avec l'image romantique de « l'homme en

blanc » penché sur l'humanité souffrante, me séduisait. S'il fallait pour y parvenir, passer par la physique, la chimie et la biologie, tant pis. Dans mon esprit, le résultat final valait le sacrifice. Ainsi, en 1934, je m'inscrivais en première candidature en sciences naturelles et médicales à l'Université catholique de Louvain.

R.K. Comment vous est venue l'attirance pour la recherche fondamentale ?

C.dD. Par le plus grand des hasards. Influencé par des camarades de collège et de scoutisme qui m'avaient précédé à l'université, je me suis conformé à une tradition selon laquelle les « bons » étudiants consacraient leur temps libre, qui ne manquait pas à l'époque, à travailler bénévolement dans un laboratoire de recherche. C'est ainsi que je me suis trouvé dans le laboratoire de physiologie du professeur Joseph Bouckaert, non par choix personnel, mais parce que j'y avais un ami et, surtout, parce que l'Institut de Physiologie était situé à deux pas de mon kot. Il se fait que ce laboratoire était parmi les meilleurs de la Faculté, sinon le meilleur.



Laboratoire de la Dekenstraat, en 1949

Le professeur Bouckaert était un puriste de la recherche fondamentale, celle qui cherche à comprendre et n'obéit à aucun autre mobile que la curiosité, sans souci de rentabilité ou, même, d'utilité. Sous sa direction, j'appris une nouvelle forme de raisonnement, qui analyse les faits avec une rigueur et une intégrité intellectuelles totales et soumet ses conclusions au verdict de l'observation et de l'expérimentation, avec comme seule idée préconçue l'hypothèse indispensable, fondement de toute recherche scientifique, que ce l'on cherche est explicable en termes naturels. J'étais loin du dogmatisme des pères jésuites et de leur manière déductive de raisonner à partir



d'une affirmation tenue pour vraie a priori. Seuls me servaient les préceptes logiques qu'ils m'avaient enseignés, et qui me furent d'ailleurs fort utiles.

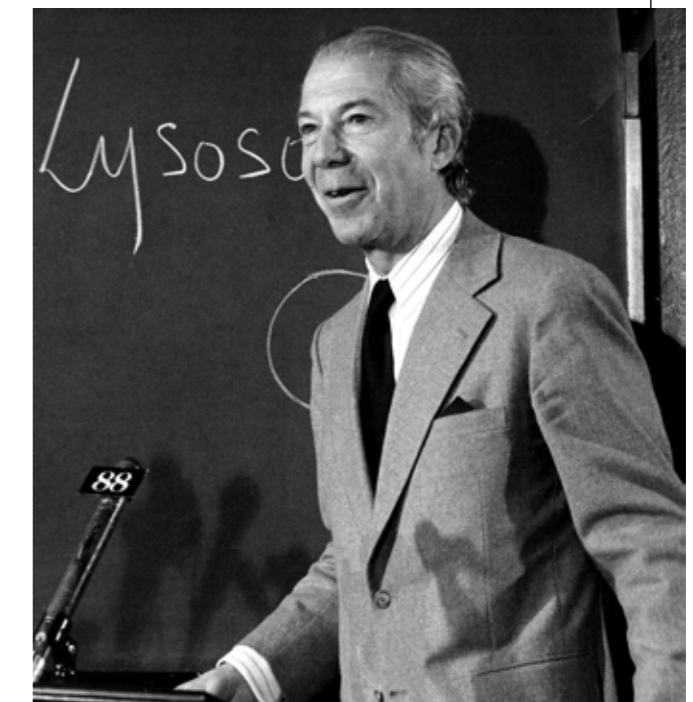
De Bouckaert, encore, j'appris la stratégie de la méthode expérimentale, qui partant d'une observation, commence par échaffauder une ou plusieurs hypothèses susceptibles de rendre compte de celle-ci. On planifie ensuite la meilleure approche expérimentale pour départager les hypothèses en présence ou, encore, pour tester l'une d'elles, non pas dans l'intention de la démontrer, mais bien de la mettre à l'épreuve et même de l'invalider si elle est incorrecte. Comme je n'ai cessé de répéter à mes élèves au cours des années, on ne fait pas une expérience pour prouver qu'on a raison, mais bien pour tenter de prouver qu'on a tort, l'échec de cette dernière tentative étant le meilleur argument en faveur de la justesse de l'hypothèse. Une fois le plan fait, on se concentre sur l'exécution correcte de l'expérience, sous contrôle critique mais, de préférence, sans changement de cap en cours de route pour ne pas détourner l'attention de son objectif principal. Enfin, on analyse objectivement les résultats pour répéter la même succession d'opérations ou, ce qui est plus rare, tirer une conclusion définitive. Cette façon d'allier imagination et raisonnement, de dissocier réflexion et exécution, me ravissait intellectuellement. J'ai appris plus tard que le défaut d'observation de ces règles élémentaires apprises de mon maître était responsable de bien des erreurs et confusions scientifiques.

Sur le plan pratique, le laboratoire de Joseph Bouckaert était dirigé par son chef de travaux, Pierre-Paul De Nayer, qui m'enseigna les nécessités matérielles et techniques de la recherche, l'importance des instruments et de leur qualité, le soin et la précision dans les manipulations qu'exige le travail de laboratoire, son appel à l'habileté manuelle, son aspect ludique et presque voluptueux, qui n'étaient pas sans rappeler le jeu du virtuose ou, plus prosaïquement, le bricolage dont le scoutisme m'avait rendu friand.

Au bout de moins d'un an, j'étais conquis. Ma vo-

cation de médecin s'évanouit au profit de celle de chercheur, au point qu'il me fut difficile de terminer ma formation clinique. Ce virement n'eut pas l'heur de plaire à Joseph Bouckaert, qui me fit remarquer que, n'étant ni fils de professeur, ni neveu d'évêque, je n'avais aucune chance de faire carrière à l'université. Cet argument n'impressionna pas le « citoyen du monde » que j'étais, persuadé de trouver quelque part un laboratoire où je pourrais poursuivre ma carrière.

Autre effet du hasard, l'équipe à laquelle je fus assigné à mon entrée au laboratoire étudiait un problème cher à Joseph Bouckaert : le rôle du foie dans la pathogénie du diabète et dans l'action de l'insuline, découverte à peine une douzaine d'années plus tôt. Il se fait que cette question divisait les chercheurs depuis Claude Bernard et que les expériences auxquelles je participai venaient contredire la théorie la plus en vogue en apportant un argument puissant en faveur d'un rôle important du foie, nié à l'époque par une majorité. L'éclatement de la guerre mit fin au travail de l'équipe, me laissant pratiquement seul à poursuivre une recherche dont même Joseph Bouckaert s'était désintéressé au profit de questions plus urgentes. Élucider l'action de l'insuline sur le foie, ce problème rencontré au hasard des circonstances, devint ainsi pour moi un objectif d'avenir majeur.



Conférence de presse, New York, octobre 1974.

Les moyens manquant pour faire du travail expérimental, je me tournai vers la bibliothèque pour me documenter aussi complètement que possible sur la question. De plus, conscient du caractère rudimentaire des techniques que nous utilisions et de la nécessité d'une approche biochimique pour résoudre le problème qui me préoccupait, je décidai de me spécialiser en biochimie, ce que je ne pouvais faire

qu'à l'étranger, car aucun laboratoire de l'université n'offrait ce genre de formation. En attendant la victoire des troupes alliées et l'ouverture des frontières, je décidai d'approfondir mes connaissances de base et de retourner sur les bancs de l'école pour faire une licence en chimie. Grâce à l'appui du professeur Joseph Maisin, qui m'offrit une place d'assistant dans son service tout en me permettant de poursuivre mes études de chimie, je pus réaliser cet objectif, logé et nourri par les cliniques, un avantage inappréciable en temps de guerre. Je conserve une immense dette de reconnaissance à l'égard de cet homme remarquable, en même temps clinicien hors pair, d'une compétence et d'une conscience professionnelle exceptionnelles, et pionnier de l'approche épidémiologique en recherche cancérologique.

Après la victoire, je pus enfin réaliser mon rêve et acquérir la formation biochimique que j'ambitionnais, dans des laboratoires prestigieux en Suède et aux États-Unis, où j'eus la chance de travailler sous la direction de pas moins de quatre futurs prix Nobel. En février 1948, je donnais mes premiers cours à l'université de Louvain, où j'avais été nommé sans avoir postulé la place, n'ayant fait que suivre, sans autre préoccupation, la voie vers le but que je m'étais assigné et qui était de résoudre le problème de l'action hépatique de l'insuline. C'est effectivement à ce but que je m'attelai, dès mon retour de l'étranger, dans le laboratoire que j'avais hérité de mon prédécesseur, Fernand Malengreau, et qui était situé au premier étage de l'Institut de Physiologie où j'avais fait mes premières armes. J'avais avec moi une petite équipe qui comprenait le regretté Géry Hers, Jacques Berthet et son épouse Lucie, malheureusement disparue également, Henri Beaufay et une étudiante en médecine, Françoise Appelmans, la fille d'un professeur de chirurgie, bientôt rejointe par Robert Wattiaux.

L'ironie du sort a voulu qu'après tant de préparatifs, je n'aie finalement pas atteint mon objectif. Une observation fortuite – encore le hasard – vint titiller ma curiosité. Je me détournai de ma voie pour chercher l'explication de l'observation qui m'avait intrigué. De fil en aiguille, ce détour, qui devait n'être que temporaire, finit par me conduire aux lysosomes et aux peroxysomes et, par ceux-ci, à Stockholm. Je n'ai jamais élucidé l'action de l'insuline sur le foie. D'autres que moi, dont Géry Hers et, aujourd'hui, Émile Van Schaftingen, s'en sont chargés.

R.K. Quels conseils donneriez-vous aux jeunes chercheurs ?

C.d.D. Avant tout, observez les préceptes que m'ont enseignés mes maîtres, Joseph Bouckaert et Pierre-Paul De Nayer, et que je viens de rappeler. Ils sont valables pour n'importe quel type de recherche.

Ensuite, dans le choix d'un sujet de recherche, essayez autant que possible de suivre votre intuition, votre curiosité. Celle-ci représente la motivation la plus

puissante du chercheur. Sans elle, la recherche perd tout son sel. N'hésitez pas à courir l'aventure. Ayez confiance en vous et dans l'avenir. Ne craignez pas d'être ambitieux.

Quel que soit l'objet de votre recherche, suivez les faits, plutôt que l'idée que vous vous en faites. Ne faites pas confiance au hasard; mais soyez attentifs à ne pas laisser passer l'occasion qu'il pourrait vous offrir. Quoi qu'il arrive, donnez-vous à fond, avec passion. La recherche n'est pas un métier comme les autres. Elle ne se pratique pas simplement entre 9 et 17 heures, cinq jours par semaine. Elle exige un engagement total.

Quant à ceux qui ont en mains la direction et le financement de la recherche, ma première injonction est de donner priorité à la qualité des chercheurs. On ne fait pas de la bonne recherche avec des chercheurs médiocres. La science se doit d'être élitiste, quelque haïssable que ce mot puisse paraître dans notre société égalitariste. Si, par chance, vous avez trouvé l'oiseau rare, accordez-lui la liberté. On ne commande pas à un chercheur de qualité quoi chercher, ni comment le faire. Et faites en sorte de lui donner des moyens suffisants et un environnement stimulant. Ce sont ces principes qui ont guidé la création de l'institut, ancien ICP, qui porte aujourd'hui mon nom.

Autre recommandation, ne négligez pas la recherche fondamentale, celle qui explore l'inconnu et donc, par définition, ne peut pas prédire ce qu'elle va trouver, encore moins à quoi cela va servir ni ce que cela va rapporter. Je comprends à quel point une telle incertitude peut déplaire à des personnes qui ont comme responsabilité de planifier l'avenir. Mais la refuser est une faute grave.

Indépendamment de toute application pratique, la recherche de la vérité appartient à la culture humaine, avec l'art, la littérature et la philosophie. Elle se doit d'être soutenue pour elle-même. Chaque pays, chaque communauté a le devoir de participer à cette oeuvre planétaire. De plus, la recherche fondamentale est souvent le berceau d'applications bénéfiques ou lucratives, issues d'une manière imprévisible de découvertes faites dans un tout autre contexte. On parle beaucoup aujourd'hui de la collaboration entre industrie et université. Mais cette collaboration ne peut porter ses fruits que si les universités peuvent se consacrer librement à la recherche fondamentale et à la formation des chercheurs.

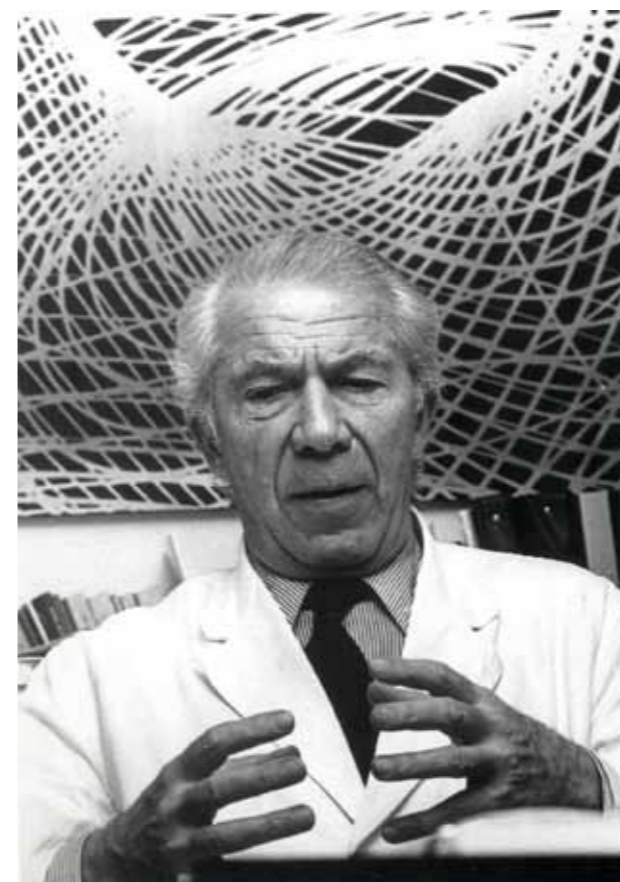
R.K. Comment améliorer la qualité de la recherche en Belgique ?

C.d.D. A part les recommandations d'ordre général que j'ai faites ci-dessus, je suis resté trop longtemps éloigné de la vie active pour entrer dans plus de détails. Mon impression est que les structures existantes de notre pays fonctionnent bien. C'est plutôt au niveau européen que l'on pourrait progresser en simplifiant la bureaucratie et en privilégiant l'excel-

lence indépendamment des intérêts nationaux. La création d'un **Conseil européen de la Recherche** est un pas dans la bonne direction.

R.K. L'univers est-il en expansion ?

C.d.D. L'expansion de l'univers semble être généralement admise par les spécialistes, sur la base, principalement, du «red shift», le déplacement vers les grandes longueurs d'onde, d'autant plus marqué que la distance est plus grande, de la lumière émise par un objet qui s'éloigne de l'observateur, l'équivalent optique de l'effet Doppler, plus familier, le changement progressif de tonalité vers le grave d'un signal



Devant une oeuvre de Paola Levi-Montalcini, sœur jumelle de Rita, prix Nobel de médecine 1986.

sonore émis à partir d'un véhicule qui s'éloigne.

R.K. Pensez-vous qu'une vie est possible ailleurs dans l'univers ?

C.d.D. Selon une théorie que je partage, la vie devait obligatoirement naître dans les conditions physico-chimiques qui régnaient au lieu de sa naissance. Si cette théorie est correcte, la probabilité d'une vie extraterrestre équivaut à celle de trouver ailleurs dans l'univers un corps céleste où les propriétés du berceau de la vie sont ou ont été reproduites. On estime à quelque 30 milliards le nombre d'étoiles comparables au soleil dans notre seule galaxie et à environ 100 milliards le nombre de galaxies dans l'univers. On peut raisonnablement supposer que, sur ces 3000 milliards de milliards de soleils, plus

d'un doit posséder une planète comparable à la Terre dans son entourage. Les observations récentes des astronomes confortent cette hypothèse. Ils ont découvert près de 400 planètes, dont une contenant de l'eau, autour d'étoiles proches et ils s'évertuent à mettre au point des moyens qui permettraient de détecter des signes de vie extraterrestre. Certains vont même plus loin et essaient de capter des signaux qui seraient émis par des extraterrestres intelligents disposant de technologies au moins équivalentes aux nôtres et désireux de se manifester. Jusqu'à présent, aucune de ces tentatives n'a porté de fruits. Le fait qu'elles existent et trouvent des appuis prouve à tout le moins que beaucoup de scientifiques d'aujourd'hui croient à la possibilité de vie et, même, d'intelligence ailleurs que chez nous.

R.K. Que pensez-vous de l'avenir de la Belgique ?

C.d.D. Pour le court terme, je n'ai pas trop d'inquiétudes. Je suppose qu'on continuera à se «débrouiller», d'élection en élection, de crise en crise, comme on l'a toujours fait, en évitant, du moins je l'espère, les conflits majeurs. C'est le long terme qui me donne des soucis.

R.K. Quel est l'avenir de notre planète, de l'univers lui-même ?

C.d.D. En quelques millénaires et, d'une manière particulièrement impressionnante, au cours du dernier siècle, les humains ont fait des progrès extraordinaires. Ils ont réussi à occuper jusqu'aux recoins les plus inhospitaliers de la planète et à exploiter à leur profit jusqu'aux plus inaccessibles de ses ressources. De moins de deux milliards, qu'ils étaient lors de ma naissance, à près de sept milliards aujourd'hui, leur nombre a presque quadruplé de mon seul vivant, augmentant à un rythme de plus en plus accéléré. Le phénomène est unique. De toute l'histoire de la vie, aucune autre espèce vivante n'a jamais connu un tel succès.

Celui-ci n'a pas été acquis sans prix. Perte de biodiversité, déforestation, désertification, dévitalisation des océans, épuisement des ressources naturelles, crise de l'énergie, pollution de l'environnement, abandon des campagnes, concentrations urbaines dans des mégapoles de plus en plus invivables, conflits, guerres et génocides de toutes sortes, la liste des maux dont nous sommes responsables par notre succès évolutif et qui nous menacent de plus en plus remplit les médias. L'avertissement est écrit sur le mur. Mais rares sont ceux qui s'en soucient, plus rares encore ceux qui tentent d'agir avant qu'il ne soit trop tard.

Pour le biologiste que je suis, cette situation est l'oeuvre de la sélection naturelle, qui, par nécessité, a privilégié chez nos ancêtres des traits génétiques qui étaient immédiatement utiles à leur survie et à leur prolifération, mais non ceux dont les bénéfices ne pouvaient se manifester qu'à long terme. Notre égoïsme, notre appétit du gain, nos nationalismes,

nos sectarismes et autres fondamentalismes, notre agressivité, notre irresponsabilité sont les conséquences de ce «péché originel» génétique inscrit dans nos gènes par la sélection naturelle. Si on continue à laisser jouer cette dernière, l'issue ne laisse aucun doute. Nous allons vers l'extinction, comme cela a été le cas pour tous les hominidés qui nous ont précédés, et vers celle, avec nous, d'une bonne part du monde vivant.

Y a-t-il un espoir ? La réponse est «oui» et ce, curieusement, grâce à cette même sélection naturelle à laquelle j'attribue tous nos maux. On lui doit en effet la faculté, unique dans tout le monde vivant depuis qu'il existe, de pouvoir la contrecarrer. Grâce au cerveau ultra-performant dont la sélection naturelle nous a dotés, nous pouvons faire ce qu'elle est incapable de faire : prévoir l'avenir, tenir compte de ces prévisions pour élaborer des plans, prendre des décisions et agir en conséquence, même si c'est à l'encontre de notre intérêt immédiat. Il nous faut, pour tirer parti de ce pouvoir, exercer une sagesse qui n'est pas dans nos gènes et que nous devons acquérir épigénétiquement par la raison et par l'éducation. C'est la conclusion de mon dernier ouvrage, *Génétique du Péché Originel* (Paris: Odile Jacob, 2009; 2e édition, 2010).

Il appartient aux générations futures de faire preuve de cette sagesse qui a manqué à leurs aînés. Mais qu'elles ne traînent pas, car le temps est compté. Tel est le message que je veux laisser aux jeunes d'aujourd'hui : L'avenir est dans vos mains.

R.K. Y a-t-il des rapports et des passerelles entre la science, l'art et la philosophie ?

C.dD. Pour moi, ces rapports sont évidents. Ce sont trois approches différentes de ce que j'ai appelé «l'Ultime Réalité». La science permet d'appréhender la facette intelligible de cette réalité. Par l'art, nous participons à sa facette esthétique et émotive. Enfin la philosophie nous aide à lui trouver un sens. A cela j'ajouterais la religion et, d'une manière plus générale, l'éthique, qui doit servir à distinguer entre le bien et le mal. Je crois pour ma part, que la notion de bien et de mal est inscrite dans l'Ultime Réalité, mais que c'est à nous de décider ce qui, en pratique, entre dans l'une ou dans l'autre catégorie. C'est particulièrement vrai dans le domaine médical, avec toutes les nouvelles technologies. Ici, à mon avis, la science a son mot à dire, non pas pour définir ce qui est bien et ce qui est mal, mais pour éclairer les personnes qui sont appelées à faire cette définition.

R.K. Que pensez-vous des effets d'annonce en science et notamment en médecine ?

C.dD. Je crois que c'est un mal nécessaire. Mal, à cause de la recherche du sensationnel, de la surenchère, de la manière simpliste, souvent tendancieuse et parfois malhonnête, dont les nouveaux développements sont présentés par les médias, des aspects

commerciaux et publicitaires de beaucoup de ces annonces, de leur dénaturation à des fins idéologiques.

Nécessaire, car il est du devoir des scientifiques d'informer le grand public de la nature de leurs activités, souvent exercées avec l'appui financier de la communauté, qui peut légitimement revendiquer le droit à cette information. Les scientifiques, trop souvent tentés de se retrancher dans leur tour d'ivoire, doivent apprendre à accomplir plus efficacement ce devoir de communication. L'énergie nucléaire, les OGMs, le changement climatique, le clonage, la reproduction assistée et bien d'autres thèmes contemporains mériteraient d'être expliqués plus clairement et impartialement.

R.K. Quel a été l'apport scientifique de Georges Lemaître ?

C.dD. Ami d'Einstein et des grands physiciens de l'époque, qui avaient pour lui une grande estime, Mgr Lemaître a remonté en théorie l'histoire de l'univers en expansion pour aboutir à l'instant initial où toute la matière et toute l'énergie étaient concentrées en un seul point, qu'il a appelé «l'Atome Primitif». Le cosmologue anglais Fred Hoyle, qui défendait la notion opposée de «création continue», a donné par dérision à la théorie de Georges Lemaître le nom de «Big Bang», qui est resté. Fait intéressant, Georges Lemaître s'est toujours élevé contre les théologiens qui ont voulu trouver dans sa théorie une preuve de la création divine.

Georges Lemaître était un homme jovial, bon vivant, la soutane soulevée par un embonpoint de bon aloi, avec un rire sonore. À côté de la science, sa passion était la musique. Son appartement, par ailleurs modeste, s'ornait d'un superbe piano à queue. C'est du moins ce que j'ai entendu dire, car je n'y suis jamais allé. Par contre, j'ai suivi un cours de Lemaître, choisi comme cours à option au cours de mes études de chimie. Ce n'était pas un enseignant doué. Il couvrait le tableau d'équations compliquées écrites un peu dans tous les sens, puis prenait du recul pour contempler son oeuvre, souvent pour s'exclamer «Je me suis trompé!», tout effacer dans un nuage de craie et recommencer.

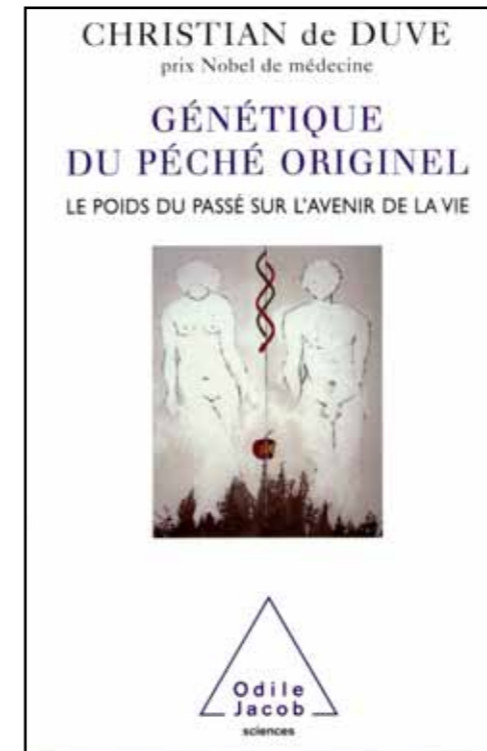
R.K. Que pensez-vous de la tendance actuelle soit à ignorer le passé, soit à se lancer dans un processus de repentance, qui semble un peu hypocrite ?

C.dD. Comme je l'ai suggéré plus haut en parlant de l'avenir, il est essentiel que nous tirions les leçons du passé pour préparer le futur. Mon dernier livre a d'ailleurs comme sous-titre «Le Poids du Passé sur l'Avenir de la Vie». Ici, je n'entends pas seulement nos «erreurs», mais la source de celles-ci dans notre patrimoine génétique, telle qu'il a été façonné par la sélection naturelle. C'est conscients de cette faille dans notre nature que nous aborderons le mieux le devoir que nous avons de la surmonter consciemment et délibérément par la réflexion et l'éducation.

Quant à la notion de repentance, elle a une connotation trop biblique, à mon sens, pour avoir cours dans le monde d'aujourd'hui. Il ne sert à rien de regretter le mal qui a été fait. Ce qu'il faut faire, c'est le réparer ou, à tout le moins, ne pas récidiver.

R.K. Quelle serait votre devise ?

C.dD. Lorsqu'une faveur royale m'a obligé à me choisir une devise, j'ai choisi «per Vivum ad Verum», par le vivant vers le vrai. C'est un peu grandiloquent. Mais cela résume mon parcours, sauf que mon but



s'éloigne au fur et à mesure que je crois m'en approcher.

R.K. Avez-vous des hobbies ?

C.dD. Pas au sens habituel du terme, qui suppose du temps libre. Je suis toujours occupé. Dans ma jeunesse, mon délassément favori était le piano, que je pratiquais à un niveau élémentaire mais avec beaucoup de plaisir. Puis, les occupations, les obligations et les séjours à l'étranger m'ont de plus en plus empêché de m'exercer. La mécanique s'est rouillée et mon piano s'est tu. Pour le reste, je me suis toujours imposé une certaine discipline. J'ai toujours fait du sport (surtout tennis et ski) et je continue à m'exercer un petit peu par la culture physique, la marche et la natation, qui restent compatibles avec mon âge. Je veille aussi à entretenir mes vieux neurones, qui, comme les muscles, ont besoin d'exercice pour se maintenir. Du temps de ma femme, qui m'a malheureusement quitté il y a deux ans et demi, je collaborais à son jeu favori, les mots-croisés. Aujourd'hui, je

me reporte, quand je peux, sur certains jeux télévisés, en particulier «les Chiffres & les Lettres», car j'ai toujours aimé le calcul mental. Plus jeune, j'ai beaucoup joué au bridge, un jeu superbe. Les conventions ont trop changé depuis pour que je puisse encore m'y adonner. Je laisse ce soin à mon fils Alain, expert et professeur réputé.

R.K. Quel jugement portez-vous sur la conception actuelle de la démocratie ?

C.dD. Etymologiquement, le mot «démocratie» veut dire «gouvernement par le peuple». Pour exercer correctement cette fonction, ce dernier doit être correctement informé et participer aux processus de décision. Je ne suis pas sûr que ces exigences soient respectées comme elles le devraient dans nos sociétés actuelles. Mais y a-t-il mieux ? Je ne possède pas la compétence pour répondre à cette question, qui préoccupe les philosophes depuis des millénaires. Je me contenterai de rappeler le devoir, mentionné ci-dessus, des scientifiques de fournir certaines informations, auquel j'ajouterais celui des dirigeants de solliciter ces informations et d'en tenir compte.

R.K. Votre opinion sur les avancées en génétique humaine ? Leurs limites éthiques ?

C.dD. Nos sociétés modernes sont fondées sur le principe de l'égalité entre tous les humains. On sait à quelles dérives le mépris de ce principe a conduit, depuis l'esclavagisme, l'eugénisme et l'apartheid jusqu'aux atrocités commises par le régime nazi. Il ne peut être question de ne pas le respecter, du moins sur le plan des droits fondamentaux.

Mais la réalité nous dit que nous ne sommes pas égaux génétiquement. Nous différons par nos capacités physiques et mentales, par notre susceptibilité à subir certaines maladies, telles que le cancer du sein ou le diabète, et par bien d'autres traits. Devons-nous, pour sauvegarder le principe d'égalité, ignorer ces différences et même, comme le veulent certains, refuser de les connaître ? Je ne crois pas.

Je ne partage pas l'avis qu'il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à savoir, par ce qu'elles pourraient heurter nos conceptions éthiques ou sociales. Vouloir cacher la vérité, c'est faire l'autruche et c'est insulter les humains en les traitant comme des enfants qui ne sont pas assez grands pour comprendre. Le respect de la vérité est inconditionnel pour le scientifique. L'avenir ne se construit pas sur l'ignorance et l'obscurantisme.

Autre chose est de l'usage que l'on peut faire des vérités que l'on découvre. S'il paraît légitime et souhaitable de les utiliser pour aider les gens à surmonter leurs handicaps, à se prémunir contre certaines maladies ou à s'insérer dans la société, on doit veiller à ce qu'elles ne servent pas à établir des discriminations injustes, en matière d'assurances, par exemple. C'est le problème commun à toute recherche scientifique. Que l'on songe à l'énergie atomique, par exemple. Si

la connaissance est éthiquement neutre, les applications qu'on en fait ne le sont pas et doivent être réglementées.

Une question qui s'apparente à ces problèmes concerne les méthodes utilisées en recherche. Il est évident que ces méthodes doivent être soumises à des directives éthiques strictes, surtout lorsque des êtres humains sont impliqués. Mais il n'est pas toujours facile d'accorder cette exigence avec le souci d'utilité. Le problème est en quelque sorte insoluble dans le cas des essais cliniques. Comment, en effet, connaître le degré d'efficacité ou d'innocuité d'un traitement donné sans faire courir des risques à certains patients ou en priver d'autres d'une médication potentiellement porteuse d'espoir? Comment concilier l'acquisition de la nécessaire information avec l'obligation de ne pas nuire? La tendance actuelle, avec son insistance sur le principe de précaution, met de plus en plus l'accent sur la dernière obligation, au point de retarder ou, même, d'empêcher, par son coût exorbitant, l'entrée d'une nouvelle forme de thérapie ou de prophylaxie dans la pratique clinique. Ce problème commence à inquiéter les chercheurs. L'interdiction d'aliments à base d'OGM pour la consommation humaine sur la base de risques hypothétiques est un autre exemple d'une application excessive du principe de précaution, d'autant plus condamnable qu'une même prohibition ne frappe pas des pratiques, telles que l'usage du tabac, dont les effets néfastes sont amplement démontrés.

R.K. Les prix Nobel ont-ils des contacts entre eux ?

C.dD. Cela arrive, mais rarement sous l'étiquette spécifique de prix Nobel. Une exception a lieu à Lindau, en Allemagne, sur le lac de Constance, où tous les ans, en été, les lauréats d'une des trois disciplines scientifiques – physique, chimie ou médecine – parfois, comme en 2010, ceux des trois ensemble, sont invités pour une semaine pour échanger des idées et, surtout, pour s'entretenir avec un public de jeunes étudiants et chercheurs conviés pour l'occasion. On doit cette initiative sympathique, qui date du lendemain de la dernière guerre, à un cousin du roi de Suède, le comte Bernadotte, qui possédait une propriété sur le lac. Sa famille continue la tradition, avec la municipalité de la ville. En outre, il arrive de temps en temps que la Fondation Nobel invite l'ensemble des lauréats à Stockholm à l'occasion d'un événement ou anniversaire particulier.

R.K. Comment se fait le choix d'un prix Nobel ? Y a-t-il un lobbying ?

C.dD. Les candidatures personnelles ne sont pas prises en considération. On doit être proposé par une personnalité invitée à cet effet. Tous les ans, des milliers d'invitations de ce genre sont envoyées de par le monde. Les anciens lauréats en reçoivent une d'of-

fici. En principe, le parrain ne peut pas informer le candidat de son initiative. Ce secret n'est probablement pas souvent respecté; mais il le fut dans mon cas. Je n'ai jamais su qui m'a proposé.

Les propositions sont examinées par des comités spécialisés. La décision finale est prise, sur rapport de ces comités, pour la physique et la chimie par l'Académie suédoise des Sciences, pour la médecine par la Faculté de Médecine de Stockholm, le Karolinska Institut, pour la littérature par l'Académie de Suède et, pour la paix, par le Parlement norvégien. Ces décisions sont sans appel et les délibérations s'y rapportant restent confidentielles pour une période qui, je crois, est de 50 ans.

Quant au lobbying, je soupçonne qu'il doit y avoir des tentatives, mais je n'ai pas connaissance d'un cas particulier. Les décisions prises sont parfois critiquées, surtout depuis quelques années. Et il est certain que des erreurs ont été faites, comme dans toute décision humaine. Dans l'ensemble, cependant, les membres des comités Nobel font preuve d'une extraordinaire conscience professionnelle. J'imagine difficilement un pays qui ferait mieux en la matière que la Suède, en tout cas dans les domaines scientifiques.

R.K. Une association d'anciens en médecine est-elle indispensable et enrichissante pour tous, même s'il y a dans le monde d'aujourd'hui une certaine perte de l'esprit de corps ?



Le 70^e anniversaire, avec les étudiants.

C.dD. Aux anciens de répondre à cette question. A l'esprit de corps, à connotation peut-être un peu trop corporatiste, je serais tenté de substituer la fidélité à l'institution à laquelle on doit sa formation.

R.K.. Martin Buyschaert désirait vous interroger sur la formation médicale.

M.B. • Le *numerus clausus* a conduit la France à la pénurie. On fait appel à des médecins africains ou de l'Europe de l'est. La Belgique suit la même tendance. Cette politique de restriction est-elle logique ?

- Que penser de la médecine en six ans qui va nécessairement hypothéquer une partie de la formation scientifique et clinique?
- Quel est l'enseignement «idéal» (magistral, petits groupes, travail personnel) et quelle est l'évaluation idéale (écrit, oral, travail personnel, choix multiples). Tout n'est-il pas complémentaire ?

Christian de Duve. Aux trois questions ci-dessus, qui sont apparentées, je me permettrai de répondre globalement, dans la mesure de mes moyens.

J'aurai 70 ans de diplôme en juillet 2011. A part trois années d'assistantat en cancérologie combinées avec une licence en chimie et d'autres activités, je n'ai jamais exercé la médecine. Ma vie s'est passée dans les laboratoires, pour une bonne part à l'étranger.

C'est dire que je ne suis pas qualifié pour répondre à des questions portant sur l'état actuel des études médicales et de la pratique de la médecine en Belgique. Tout ce que je puis faire, c'est raconter, pour permettre la comparaison, les quelques souvenirs qui me reviennent du passé, en espérant que ma mémoire ne me trompe pas.

Quand j'ai commencé mes études, les universités libres n'étaient pas subventionnées par l'État. Elles vivaient du minerval payé par les étudiants, des revenus de leur maigre patrimoine et de legs et dons d'entreprises et de sympathisants fortunés appartenant aux milieux catholiques pour Louvain, libéraux et francs-maçons pour l'ULB. À cela s'ajoutait, pour Louvain, le produit de quêtes faites deux fois par an dans toutes les églises de Belgique, avec la collaboration plutôt tiède des curés, qui auraient préféré voir cet argent entrer dans les caisses de leur paroisse.

L'accès à l'université était forcément réservé en grande partie aux enfants de parents ayant les moyens de payer leurs études. Pour les autres, il y avait des bourses et prêts d'étude. Mais il fallait les mériter avec, au minimum, une distinction aux examens.

Quiconque possédait le diplôme requis – les humanités gréco-latines pour les médecins – et de quoi payer les frais, pouvait s'inscrire librement à l'université. Seuls les ingénieurs étaient soumis à un examen de passage. Dans certaines Facultés, le nombre d'inscrits dépassait largement la capacité des auditoriums. Les examens servaient à éclaircir les rangs.

L'enseignement était magistral. Faute de moyens, les cours pratiques étaient réduits au minimum. Les professeurs n'avaient aucun contact avec les étudiants, sauf aux examens. Ceux-ci étaient oraux et concentrés sur quelques jours, le plus souvent pas plus d'une semaine, source de stress considérables. Les résultats des délibérations étaient sans appel. Un échec, ne fût-ce que dans une seule branche, entraînait l'obligation de repasser tous les examens. Il était exclu de tripler.

La septième année d'études de médecine, ou quatrième doctorat, était consacrée à des stages dans trois services cliniques, au choix de l'étudiant. Ceux qui se destinaient à une spécialisation postulaient une place d'assistant, attribuée sans concours au gré du chef de service. Les assistants étaient logés et nourris, mais ne percevaient pas de salaire.

Les médecins s'installaient où ils voulaient, reprenant souvent un cabinet existant. Ils fixaient eux-mêmes leurs honoraires, souvent en fonction des moyens de leurs clients, et étaient libres de toute paperasserie administrative, sauf lorsqu'un certificat était exigé.

Pour les patients, il n'existait pratiquement aucun filet de sécurité. Ceux qu'on appelait les «indigents» émargeaient à l'Assistance Publique et étaient soignés gratuitement dans les hôpitaux, avec comme contre-partie, dans les hôpitaux universitaires, de servir à l'enseignement clinique.

Il est évident que des progrès immenses ont été effectués par rapport à ce système archaïque, mais avec quelques inconvénients qu'il appartient à chacun d'apprécier. Je suis enclin, pour ma part, à craindre une certaine dévalorisation égalitariste des études de médecine et une bureaucratisation excessive de la pratique médicale. Mais c'est là sans doute le prix à payer pour la démocratisation des études et pour la socialisation de la médecine, dont personne ne se plaindra.

Le professeur Michel Poulain (Institute of Analysis of Change in Contemporary and Historical Societies (IACCHOS)) voulait vous interroger sur la longévité humaine, son sujet principal de recherche.

M.P. Depuis un siècle, l'espérance de vie n'a cessé d'augmenter à raison de quelques mois de plus par année. Croyez-vous que la médecine va permettre de poursuivre cette tendance de telle sorte qu'un nouveau-né sur deux de nos jours pourra devenir centenaire, malgré les dégâts prévisibles de l'obésité et autres conséquences de nos nouveaux styles de vie ?

C.dD. Rien ne permet de croire que ce mouvement va s'arrêter. Mais on ne doit pas sous-estimer les ressources de l'ennemi. La médecine rencontrera toujours de nouveaux défis. Ainsi, la découverte des antibiotiques, saluée comme une victoire définitive contre les infections microbiennes, a engendré la sélection de redoutables souches bactériennes résistantes à ces substances. Par ailleurs, le fléau du SIDA montre que nous sommes toujours à la merci de dangereuses épidémies. Il y a aussi la possibilité que la longévité humaine soit limitée par des facteurs génétiques. Beaucoup de chercheurs pensent que nous sommes programmés pour vivre un temps déterminé en dehors de tout facteur pathologique.

M.P. En corollaire à cette question, quelles conséquences voyez-vous au niveau sociétal et au niveau humain ? Quels sont les changements souhaités à l'échelle de l'humanité face à cet allongement de la vie humaine ?

C.dD. Je dois laisser ces décisions aux politiques. La logique voudrait que l'âge de la pension soit reculé, afin d'éviter qu'une proportion croissante de personnes inactives soit à la charge d'une proportion décroissante de travailleurs actifs. Mais les débats

auxquels on assiste, en France et ailleurs, montrent que l'unanimité est loin d'être faite sur ce sujet.

Pour ma part, j'estime que c'est un non-sens de condamner à l'inactivité des personnes dans la force de l'âge et dans la plénitude de leurs moyens. Etant moi-même coupable d'avoir outrepassé les limites de longévité statistiquement tolérables, je voudrais, sur la base de mon expérience personnelle, plaider pour l'encouragement d'une vieillesse active. Que cette activité soit physique ou mentale ou, de préférence, les deux, elle contribuera à la santé et au bonheur des intéressés. Pour beaucoup, elle pourrait donner l'occasion de continuer à rendre service à la société qui leur donne les moyens de survivre décemment.



Le prix Nobel, avec le Roi de Suède. Stockholm, 10 décembre 1974.

Discours des jeunes promus, par Julie Vanalbada

Nous voici aujourd'hui tous réunis pour célébrer l'aboutissement d'un long chemin démarré il y a sept ans déjà. Consécration pour certains, soulagement pour d'autres, mais dans tous les cas, grande fierté d'y être arrivé. Car s'il est une chose dont nous sommes tous conscients, Mesdames et Messieurs, c'est qu'il faut de la force et de la vaillance pour venir à bout des études que nous terminons aujourd'hui.



Encadrés par l'université et par ses maîtres, nous avons toujours bénéficié d'un enseignement de grande qualité. Nos connaissances scientifiques sont plus que probablement à la pointe de ce que la médecine a actuellement à offrir, les infrastructures dans lesquelles nous évoluons s'enrichissent sans cesse d'outils de plus en plus performants et les différents secteurs de la recherche, dans lesquels sont investis plusieurs d'entre nous, nous offrent des perspectives qui laissent supposer encore de nombreuses révolutions scientifiques. Mais, bien plus qu'un enseignement cartésien, scientifique et rigoureux, c'est surtout d'une transmission de valeurs humaines dont nous avons pu profiter au sein de l'UCL. Ce souci de ne pas s'intéresser qu'au corps, mais de se pencher aussi sur l'âme humaine nous fut offert dès la première candidature avec le cours de philosophie et se poursuivit tout au long de notre parcours, avec notamment des séminaires au titre « choc », tel que « Formation à la relation ».

« Formation à la relation »...en voilà un intitulé plein de promesses ! Si la notion du respect de la personne humaine, et surtout de la personne malade, a toujours été au centre de ce que l'on nous a enseigné, nous nous permettons d'émettre certains doutes en ce qui concerne les relations qui régissent le monde médical. Dix-huit mois durant, nous avons vécu au travers de stages pendant lesquels il fut parfois bien difficile pour chacun d'entre nous de trouver sa place. Sans cesse, nous avons dû nous montrer sous notre meilleur jour, toujours plus motivés, toujours plus avides de savoir et de connaissances, toujours plus vigoureux. Au terme de chacun de ces stages, nous avons été sanctionnés par une évaluation. N'est-il pas malheureux de devoir avouer qu'elle fut parfois réalisée par des personnes qui ignoraient tout de nous, jusqu'à notre prénom. Ne nous sommes-nous pas battus pour retrouver, au travers du contact avec les patients, avec les soignants et auprès de nos maîtres

les valeurs humaines qui nous furent enseignées ?

Pourtant, trop rares ont été les moments où quelqu'un s'est penché sur notre personne, sur nos aptitudes psychologiques ou sur ce que nous pouvions ressentir lorsque, confrontés à des situations difficiles ou à des cas lourds, il nous arrivait de repartir chez nous la tête lourde, les yeux pleins de larmes et le cœur rempli d'un sentiment d'impuissance et de révolte face aux injustices de la vie.

En dehors de nos proches, où étaient les lieux où il nous était donné de nous livrer ? Où pouvions-nous trouver une oreille attentive dans laquelle nous épancher ? Ainsi, nous garderons tous en mémoire l'épisode de ce camarade qui disparut totalement de la circulation du jour au lendemain, sans plus donner signe de vie à qui que ce soit. Sans doute avait-il des problèmes plus personnels mais quel dommage que, dans un univers où chacun s'efforce d'évaluer le bien-être physique, mental et social de ceux qu'il soigne, personne n'ait su détecter sa détresse !



Savez-vous quelle est la définition du mot élite ? Il s'agit d'un ensemble de personnes qui, de par leurs valeurs, occupent le premier rang. Que dire alors du drame imposé par un système élitiste précisément lorsque, après sept années de persévérance et de dur labeur, certains d'entre nous voient se fermer les portes de la spécialité à laquelle ils aspiraient depuis si longtemps ? N'ont-ils pas, eux aussi, conquis, par la force de leurs valeurs, une place au premier rang ? Répertoriés comme des « éléments trop banals », les voilà contraints soit de s'exiler vers d'autres universités, voire d'autres pays, soit de se réorienter vers la médecine générale, faisant alors perdre à celle-ci son caractère noble et surtout la véritable vocation qu'il faut pour s'y lancer. Aujourd'hui, nos pensées se tournent vers eux, nous leur disons : « Courage ! Une fois encore, battez-vous jusqu'au bout ! » et nous leur souhaitons de trouver malgré tout l'épanouissement professionnel qu'ils méritent.

Force et vaillance, voici ce qu'il nous fallut et ce qu'il nous faudra encore pour exercer notre profession... Même si c'est parfois ce que l'on attend de nous, nous ne sommes pas des surfemmes et des surhommes. Juste des êtres humains, dotés de certaines compétences mais aussi de limites et de priorités qui ne semblent pas toujours du goût de nos supérieurs. Parmi les 195 jeunes promus que compte notre promotion, nous recensons 131 demoiselles... Un peu de douceur dans un monde brut ??? Je n'oserais l'affirmer car nous sommes peut-être plus coriaces que nous n'en avons l'air ! En revanche, il semble fort probable que la nouvelle génération de médecins aura des aspirations tant personnelles et familiales que professionnelles. C'est là une réalité que nous ne pouvons nier et qu'il faudra tôt ou tard accepter d'intégrer pleinement dans la dynamique de la profession médicale.

Aujourd'hui, c'est un jour de fête et j'arrêterai ici ces doléances qu'il nous était donné d'exprimer et que connaissent depuis belle lurette ceux qui nous ont toujours soutenus. Je voudrais néanmoins et pour une fois, inverser les rôles et vous adresser, chers Professeurs, un « take home message » comme l'on dit si bien dans notre jargon. A l'heure des grandes réformes des études de médecine, à l'heure du passage à un cycle de 6 années d'études, qu'il faut quelque peu remodeler, faites-nous le plaisir de repenser aussi à l'appréciation des sentiments humains et des compétences psychiques de ceux qui, un jour sans doute, vous succéderont. Quant à vous, chères consœurs et chers confrères, le jour où vous atteindrez le sommet de votre art, n'oubliez pas ce que vous avez connu et refusez de vous prêter à ce jeu de pouvoir et d'indifférence que vous avez tant critiqué. Le « don de soi » et le souci d'humanité, que chacun de vous décidera d'investir dans sa vie professionnelle, devront malgré tout veiller à ne pas trop flirter avec l'oubli de soi, sans quoi, vous risquez de devenir les victimes de ce fameux burn-out, que l'on nous enseigne depuis si longtemps et auquel chaque médecin tente d'éviter tant bien que mal !

Je vous parlais à l'instant de l'excellence de l'enseignement reçu au sein de l'UCL. Mais il va sans dire qu'outre leur aspect académique, nos études auront aussi été marquées par une multitude d'activités plus divertissantes. Qu'il s'agisse de découvrir le folklore propre à la vie estudiantine au travers des kots à projets ou des soirées de cercle, de s'adonner à la pratique de tel ou tel sport ou encore de se plonger dans l'univers de la culture ou du théâtre, nous ne pouvons oublier la richesse de la vie extra-académique. Sans doute est-ce là aussi une des valeurs fortes défendues par notre université : l'ouverture à tout ce qui fait la vie. Espérons emporter avec nous et garder tout au long de notre vie cette curiosité que nous a insufflée l'UCL d'aller découvrir ce qui ne fait pas notre quotidien mais qui alimente notre éveil à l'autre !

L'autre, à la fois semblable et en même temps si différent. Aller à la rencontre de celui qui a tant à nous apprendre et tant à nous offrir. Les échanges marquants, qu'ils aient été trouvés au chevet d'un malade, lors d'un cours donné par un professeur passionné et capable de maintenir l'attention de tous ou auprès de nos pairs, sont trop nombreux et trop personnels pour vous être tous racontés aujourd'hui. Ainsi,



beaucoup de précieuses amitiés et de jolies histoires d'amour ont vu le jour au sein de notre auditoire. A ce propos, nous adressons déjà, et avec un peu d'avance pour certains, nos félicitations aux nombreux futurs mariés, aux mamans et aux papas à venir ou accomplis que compte notre promotion.

Enfin, nous souhaiterions remercier toutes les personnes qui, de près ou de loin, se sont investies dans notre formation pour mener à bien la barque dans laquelle nous avons tous pris place, il y a sept ans.

Merci à vous, Mesdames et Messieurs les Professeurs et maîtres de stage pour votre enseignement et votre passion. Merci à vous, Mesdames et Messieurs les membres de l'AMA pour votre aide dans la mise sur

pied de cette journée. Merci à vous, Monsieur Geubel d'avoir écouté nos critiques, souvent acerbes, et de vous être démené pour faire en sorte que les choses bougent un minimum en notre faveur. Merci à vous, Mesdames de Burbure, Desimpelaere, Hansen et Malengreau pour votre implication dans l'organisation de nos stages et vos bons conseils. Merci aussi de vous être appliquées à nous faire découvrir d'autres horizons, le temps de quelques semaines ou quelques mois, en nous permettant de voyager à travers la Belgique, l'Europe ou le monde entier. Merci à toutes les personnes qui, bien que tapies dans l'ombre, étaient toujours là quand il le fallait. Merci à toi, Denis, d'avoir su mettre la lumière sur nos esprits quand il le fallait et que d'autres n'y parvenaient pas. Merci à vous Claude et Guibert, pour votre présence constante, fidèle mais discrète. Merci à toutes les personnes qui se sont dépensées sans compter pour faire de notre dernière semaine une semaine inoubliable. Merci à toi, Amandine, d'avoir organisé et géré d'une main de maître ce full-time que nos clôturons aujourd'hui.

Et puis bien sûr, merci à vous chers parents, chers amis, chers proches. Merci mille fois pour votre soutien infailible à toute épreuve. Merci de nous avoir donné l'opportunité de concrétiser notre rêve de de-

venir médecin et d'avoir, sans relâche, cru en nos capacités. D'avoir été, tout au long de notre formation, ces rocs solides sur lesquels nous pouvions, l'espace de quelques instants nous reposer, reprendre une grande bouffée d'air frais, nous rassurer, avant de nous relancer, tête la première dans la valse de volumineux syllabus, d'éprouvantes journées de stage et de blocus interminables. Vous nous avez toujours poussés à aller au bout de nous-mêmes, dans l'espoir de nous voir, un jour, devenir de bons médecins. Aujourd'hui, nous allons prêter serment. Mais nous vous faisons également la promesse de rester les garants de cet espoir et d'essayer – malgré les méandres d'une médecine technicienne, difficile et parfois capricieuse – de toujours pratiquer notre art dans le respect de l'autre, qu'il soit patient ou soignant.

Avant de prendre congé de vous, Mesdames et Messieurs, je souhaiterais m'adresser une dernière fois à vous, chères futures consœurs, chers futurs confrères, mais surtout chers amis. Remercier chacun d'entre vous pour la part de lui qu'il aura apporté dans cet auditoire qui fut le nôtre pendant toutes ces années. Je vous souhaite un avenir et un destin heureux. Que chacun d'entre vous prenne son envol et trouve l'épanouissement auquel il aspire ! Bon vent à tous !

Discours du professeur Martin Buyschaert, vice-président de l'AMA-UCL

Heuroux qui comme Ulysse a fait un beau voyage. Vous avez embarqué il y a sept ans déjà pour une traversée vers des terres lointaines, un peu inconnues... la médecine.

Vous avez, équipage volontaire, tout au long de cette période, gardé le cap avec conviction et détermination. Avec force. Et puis voilà, hier soir, du pont supérieur, vous avez contemplé les lumières scintillantes des quais et aujourd'hui, ce matin, vous avez accosté, vous avez débarqué, vous l'avez emporté. D'ici une heure, vous allez recevoir un document officiel du sceau de notre Université attestant que cette traversée, vous l'avez accomplie avec succès. Au nom du Président de l'AMA-UCL et de son secrétaire, au nom des membres de l'AMA-UCL, nous vous félicitons pour cette belle victoire.

Victoire oui, car tout n'a pas toujours été facile à bord. Vous avez connu des vents contraires. Le navire a tangué. Il y a eu du roulis. Vous avez même, selon l'expression du poète portugais Fernando Pessoa dans *Odes Maritimes*, je cite: « Affronté de front des périls ». Il y eut des blocus (au moins 7 en étant optimiste), il y eut des examens, je n'en ai pas colligé le nombre, ils

étaient oraux, écrits, QCM, QROC, apparés, pratiques et j'en passe. Il y eut aussi la fronde contre ce numerus clausus basé sur une planification médicale aléatoire que Kafka, dans son génie, n'aurait sans doute pas renié.

Mais, chers amis, aujourd'hui c'est la fête ! Alors, occultons ces temps de soucis et de tracas et mettons davantage en avant, en relief, le « positif » vécu au cours de vos études. La fin des blocus, la réussite des examens, la liesse qui s'ensuit, les réunions et les discussions entre amis sur le site ou hors les murs où vous avez reconstruit l'histoire, et un peu la médecine, les retrouvailles au cours ou souvent en-dehors des cours, j'entends les cours universitaires. Les photos que vous avez prises pendant la traversée et que vous avez montrées ce matin illustrent ces instantanés de joies et de plaisirs.



Et puis, dans un autre registre, tout aussi essentiel, au cours de cette période vous avez eu cette satisfaction de l'apprentissage. Vous avez appris le savoir, vous avez développé le savoir-faire. Savoir et savoir-faire sont les fondements sur lesquels se bâtit au jour le jour le savoir-être. Vos stages ont contribué à cet épanouissement. Vous les avez effectués tantôt dans les hôpitaux universitaires, tantôt dans les cliniques du réseau. Certains d'entre vous, dans des pays émergents, ont vécu l'expérience riche d'une médecine pauvre. D'autres, de l'Europe à Montréal, ont été témoins privilégiés d'une médecine plus nantie. Ces stages, ils sont parfois critiqués, peut-être dans certains cas à juste titre, mais toujours, et c'est vous qui le dites, ils sont, par delà, un temps fort de la formation médicale : le temps des premières anamnèses et des examens cliniques soigneux, le temps où l'on réalise qu'une anamnèse et un examen clinique bien faits, avant même tous les examens médico-techniques, orientent déjà souvent vers des hypothèses de diagnostics très pertinentes. Et puis, enfin, c'est le temps des contacts privilégiés avec le patient, le temps du colloque singulier. Ces stages, j'en suis profondément convaincu, au-delà de potentielles vicissitudes, vous en êtes sortis plus aguerris, plus compétents, car la pensée ne se construit-elle pas à travers l'expérience ? Et j'ai envie d'ajouter, à la lumière des valeurs de notre Université.

Cette Université qui a assumé la responsabilité de votre formation. Cette Université, restez-y fidèle. Dans un esprit de corps, de réseau, où que vous soyez et quelle que soit la médecine que vous pratiquez. L'AMA-UCL a l'ambition de regrouper les anciens de l'UCL, les anciens anciens (ce n'est pas vous, car vous ne ressemblez pas à un chœur antique) mais aussi les jeunes anciens (ça, c'est vous). Être membre de l'AMA-UCL, ce n'est pas être un croisé, un janissaire de sa faculté, sûrement pas, mais ce n'est pas non plus que cosmétique. C'est un engagement personnel à rester attaché proactivement à son Université et à ses valeurs. A l'image de ce collègue américain qui m'écrivait il y a quelques mois ces quelques lignes: «I graduated from UCL in 1976 and embarked in a career in endocrinology with a particular interest in diabetes. I have held academic positions and I am

currently in the Faculty of New-York University. I recently visited UCL during a vacation in Europe having not been back since graduation. It occurred to me sometime ago that where it not for the excellent curriculum and preparation at Louvain, my career would not have been rewarding as it has turned out. In this context, it would give me considerable satisfaction and a way of reciprocating for the generosity bestowed upon a young American student many years ago if there was an opportunity for academic and cultural exchanges with the UCL».

Oh ! C'est un exemple peut-être excessif, certains le diront caricatural. Mais il illustre, me semble-t-il, quoiqu'il en soit, l'interrelation entre l'Université et ses anciens que l'AMA-UCL et ses pôles satellites veulent promouvoir par des rencontres conviviales et amicales, par la formation continue indispensable au maintien et à la progression des compétences, par la revue Louvain Médical. Vous êtes évidemment acteurs à part entière dans ce binôme.

Informez-nous aussi de vous, de ce que vous faites, de ce qui se passe dans les cercles de médecine générale ou de votre expérience dans les hôpitaux. Ecrivez-le dans Louvain Médical, faites-nous part de vos points de vue, y compris éthiques. C'est tout cela, c'est cette palette d'échanges qui tissera et consolidera ce réseau des médecins issus de l'UCL. Pour réussir cet objectif, cet esprit de corps, nous avons évidemment besoin, à l'AMA, à l'ECU et à Louvain Médical, de chacun d'entre vous, de votre soutien, de votre participation et de votre collaboration active.

Chers collègues, vous êtes évidemment impatients d'explorer cette terre ferme qui est maintenant la vôtre, de pratiquer la médecine qui est maintenant la vôtre. Je veux donc conclure. Il me semble qu'il y a en chacun de nous, de vous, un Prométhée. Il alimente le feu de nos projets, il alimente le feu de vos projets. Puissiez-vous nourrir ces flammes et par là réaliser tous les objectifs qui vous sont chers, objectifs personnels et professionnels. C'est mon vœu le plus ardent et c'est dans cet esprit, au nom de l'AMA-UCL, que je vous souhaite de tout cœur de pratiquer toujours la médecine dont vous avez rêvé.



Discours du professeur André Geubel, Président de l'école de médecine et de médecine dentaire

Lors de la promotion 2009, j'avais pensé intituler mon discours « le temps des opportunités ». En fait d'opportunités, pas une seule n'a été saisie par nos responsables politiques si ce n'est celle de ne pas décider. Comme vous le savez, la sélection du début d'études médicale a été abolie et le fameux moratoire a donc été maintenu, faute de mieux, ou plus exactement, de volonté ou de courage politique. Il avait initialement pour but de fixer et de peaufiner une fois pour toutes les modalités de sélection en prenant en compte les besoins réels de la population belge en termes d'offre médicale...

Où en sommes-nous ?

Si, en Communauté française ce moratoire avait permis de repêcher les reçus-collés, ce dont on ne peut que se réjouir, il n'a pas remédié aux problèmes. Plutôt, il en crée de nouveaux ou aggrave ceux que nous connaissions déjà : le nombre d'inscription en médecine et en dentisterie explose, au point de déborder la capacité de formation de qualité que peut offrir nos universités de la communauté française. Pire encore, une telle politique va contribuer à la production de centaines de diplômés non recevable au n° INAMI, vu le goulot de la sélection fédérale de la septième année qui est maintenu et les quotas établis pour les années 2015-2018. Autres effets pervers : le risque réel d'une formation clinique insuffisante vu le nombre d'étudiants attendus dans nos services de stage hospitaliers et le maintien, tout au long du curriculum, d'une compétition opiniâtre pour l'accès aux spécialités. Cet accès « concours » est comme nous le savons, limité par les quotas ministériels de formation attribués aux maîtres de stage et « last but not least », par le nombre de mandats hospitaliers disponibles. Il est à mon sens inacceptable que, sur base d'une simple règle administrative, des étudiants motivés et de grande qualité ne puissent accéder à la spécialité dont ils ont fait un but de carrière alors que bien des patients attendent des semaines voire des mois pour obtenir un rendez-vous chez certains spécialistes ! Pas étonnant me direz-vous, puisqu'une étude récemment menée à la commission de planification de l'offre médicale, montre que presque la moitié des spécialistes n'exercent pas ou plus d'activité professionnelle. Même si on peut penser qu'une discrète embellie pourrait à moyen terme provenir de l'application des nouvelles normes européennes en matière de temps de travail des médecins hospitaliers, on peut dès à présent présumer que l'impact de cette



réduction sur l'ouverture de nouveaux postes hospitaliers sera peu important.

Mais un autre récif apparaît à l'horizon: la réduction de la durée des études de médecine à 6 ans ! Comme vous l'avez lu dans vos quotidiens, la décision de principe de réduire les études médicales à 6 ans a été prise. Cette décision est liée à la nécessité d'harmoniser les formations de nos généralistes et de nos spécialistes, mais aussi de rejoindre la norme européenne. La réduction devait initialement prendre effet dès la rentrée 2011. La crise politique actuelle nous laissera sans doute un délai supplémentaire pour préparer cette nouvelle réforme qui apparaît dès à présent comme une refonte en profondeur de l'entièreté de la formation médicale de base. Il est en effet de notre devoir de profiter de l'expérience acquise pour améliorer nos méthodes d'apprentissage et de réajuster les missions académiques au regard des besoins des citoyens et de notre société. Même si nous et nos spécialistes en pédagogie médicale, sommes par tradition, habitués aux réformes des études, un délai supplémentaire nous sera bien utile pour préparer la nouvelle refonte des études avant la rentrée 2012,... quelques mois d'ailleurs après la sortie des auditoires des premiers étudiants de la réforme Bologna. Il ne faut pas être mathématicien pour deviner que la cohorte de 2018 sera dédoublée multipliant l'impact du numerus clausus fédéral et partant, les problèmes d'accès aux spécialités médicales. Notre ministre des affaires sociales et de la santé a d'ailleurs indiqué, en mars 2010, que la réduction de la durée des études médicales à 6 ans entraînera « une adaptation à la hausse des quotas du numerus clausus » en 2017...c'était avant la chute du gouvernement ! ...et sans tenir compte du fait que le nombre de mandats hospitaliers est aussi un important facteur limitant d'accès aux spécialités médicales.

Nous voudrions donc lancer ici un appel pressant aux futurs responsables politiques de l'enseignement supérieur en communauté française pour qu'ils prennent conscience des difficultés à venir en ce qui concerne l'accès au cursus de médecine et également, à la qualité de la formation médicale.

Le même appel est fait aux futures autorités politiques fédérales pour qu'elles anticipent les très graves difficultés à venir concernant le risque de tarissement progressif et dramatique, pour un grand nombre d'étudiants, de l'accès aux diverses spécialités médicales.

Nul doute que du côté de la communauté française, le maintien de la qualité de la formation universitaire de notre enseignement une nouvelle fois réformé devra passer par un contrôle d'aptitudes préalablement à l'engagement dans le cursus médical. Nul doute non plus, qu'en ce domaine, nos collègues du nord du pays ont anticipé mieux que nous la régulation l'accès aux études médicales. Nul doute non plus qu'un dialogue constructif entre l'enseignement secondaire et l'enseignement universitaire concernant les pré-requis au cursus médical, est une étape essentielle à toute forme d'évaluation des aptitudes, préalable aux études.

Le projet d'une telle réforme rendra indispensable l'ouverture d'un dialogue constructif entre l'enseignement secondaire et l'enseignement universitaire tant en ce qui concerne les pré-requis au cursus médical que l'organisation éventuelle d'une mise à niveau des connaissances préalable à ce contrôle d'aptitudes. L'expérience a aussi montré qu'un tel dialogue ne peut être que bénéfique à la qualité de l'enseignement secondaire qui comme vous le savez, est régulièrement évaluée dans nos deux communautés par diverses agences internationales de « ranking ». Mais gardons, en ce grand jour, tout notre enthousiasme et revenons un instant à votre toute jeune nouvelle carrière. Il m'est très difficile de ne pas vous prodiguer quelques derniers conseils. Je le fais d'autant plus volontiers que c'est la seule occasion de l'année que j'ai de ne pas vous parler de gastro-entérologie et... j'en profite !

Nous avons tenté, dans votre formation, de respecter un équilibre subtil entre sciences de base, médecine scientifique et médecine moins formelle, celle qui écoute, accompagne, soulage et soutient.

Les principaux instruments qui seront vos outils de travail quotidien seront : les données de l'evidence-based-medicine, votre **bon sens** et votre **esprit de synthèse**. Vous êtes les jeunes médecins de l'**evidence-based-médecine**, un terme pour la première fois utilisé dans la littérature scientifique en 1991... donc bien après le début de la pratique médicale qui date de plusieurs milliers d'années.

Comme vous le savez aussi, il s'agit là de la médecine par les preuves, la véritable médecine scientifique dont une des propositions est celle que la vérité ne

peut guère être glanée que dans les études statistiques, « méta-analyses » et autres « guidelines ». Comme vous le savez, le domaine d'application de la médecine scientifique ne recouvre cependant qu'une partie de la pratique médicale et votre préoccupation consistera à intégrer ces diverses notions que l'on pourrait qualifier d'« exogènes » à votre pratique clinique. N'oubliez pas que les données statistiques s'appliquent mal au cas individuel et restent rarement longtemps à jour. Elles devront être revues dans le contexte local de votre consultation, du cas particulier du patient qui vous a fait confiance, du contexte de pathologies éventuellement intriquées et aussi, d'une série d'éléments qui ne font pas partie de l'analyse réalisée dans nombre d'études randomisées et contrôlées.

A cet apport immédiat et facilement accessible de la littérature scientifique, vous devrez donc intégrer petit à petit les données de votre pratique quotidienne et vous constituer une expérience personnelle, « endogène » qui aura toute sa valeur dans l'amélioration de la qualité des soins que vous donnerez à vos patients. Certains spécialistes de l'évaluation de la pratique clinique utilisent à ce sujet le terme d'« evidence-farming », « evidence » - engrangée au cours de la pratique médicale, approche casuistique dans le bon sens du terme, et pas celle que certains confrères indécidés qualifient volontiers et malheureusement souvent à juste titre, du terme d'« histoire de chasse ». Il est fréquent quand on entend parler des patients de leur médecin d'entendre des propos comme « Lui au moins, il a du bon sens » ou « je cherche un médecin qui a du bon sens ». Qu'est-ce donc que ce bon sens qui comme le disait Descartes est « la chose du monde la mieux partagée ». Il en existe de multiples définitions, ainsi on en a dit qu'il est « l'intermédiaire entre l'ignorance et la connaissance bien assurée », dans Le petit Robert, on lit aussi qu'il est « la capacité de bien juger, sans passion, en présence de problèmes qui ne peuvent être résolus par des raisonnements scientifiques ».

A quoi correspond donc le bon sens du médecin dans la pratique clinique ? Il a de nombreux visages : Comme on l'a dit et pour reprendre un terme d'informaticien, un de ses visages comporte l'implémentation progressive, dans votre pratique, des données locales et individuelles de votre pratique, implémentation seule capable de donner vie et visage humain aux données que vous avez apprises, qui, pour reprendre un terme moderne, sont sur la toile, et qu'il vous convient de mettre régulièrement à jour.

Un deuxième visage du bon sens médical porte sur l'analyse statistique des essais cliniques avec un esprit simple et pragmatique, vous posant à chaque fois la question de la traduction en termes de réel bénéfice clinique pour le patient de la valeur de p à qui certains investigateurs donnent volontiers un pouvoir magique plus que réellement scientifique

ou clinique... Accordez votre confiance aux résultats des méthodes statistiques simples et devenez vite méfiant si la démonstration d'un bénéfice ou d'un avantage a nécessité le recours à des méthodes statistiques complexes et sophistiquées.

Un troisième visage du bon sens est le regard critique que vous aurez sur votre propre bon sens. Votre esprit, et l'esprit humain en général, a une tendance naturelle à assembler les signaux aléatoires qu'il reçoit en une impression et souvent même, une forte impression, de signaux non-aléatoires et concordants. Ces fortes impressions sur l'efficacité de gestes thérapeutiques posés ont mené certains de nos prédécesseurs à trépaner certains de leurs patients pour traiter des céphalées banales ou pratiquer des saignées pour traiter migraines ou autres crises nauséuses, ...supposées d'origine hépatique.

Les êtres humains, en ce compris les médecins, ont donc une tendance naturelle à voir ce qu'ils attendent ou espèrent voir. Ceci pour vous rappeler que si les notions apportées par la médecine scientifique et l'« evidence-based-medicine » doivent être regardées avec un certain scepticisme, il en est de même en ce qui concerne le jugement clinique et ce que l'on appelle le bon sens... Raison pour laquelle la médecine reste un art.

Mon dernier mot portera sur l'esprit de synthèse, sans doute aussi un autre visage du « bon sens » médical. La recherche d'un diagnostic clinique implique le recours à des examens complémentaires de plus en plus sophistiqués et spécialisés. La spécialisation, phénomène nécessaire et de valeur reconnue, doit être distinguée de sa conséquence perverse que certains appellent la **fragmentation**.

La tendance à la fragmentation est induite par divers éléments comme :

- La tendance à rejoindre le modèle expérimental ; il n'y a pas d'expérimentation sans éloignement d'une vision, globale et holistique de la médecine.
- Le fait que la fragmentation s'adapte bien à la division verticale de la plupart de nos institutions médicales, de nos disciplines également verticales et « last but not least », de notre enseignement médical pré et post-gradué.
- La fragmentation de la médecine repose aussi sur l'élément psychologique sinon légal de la responsabilité : on se sent plus à l'aise, en médecine comme ailleurs, si l'on domine bien son secteur de connaissances, particulièrement si il est limité. On y joue rapidement le rôle d'expert et de détenteur du savoir.

La fragmentation est un mal rampant et envahissant qui menace nos études médicales de base tout comme votre pratique médicale quotidienne.

Je constate et crains que vos successeurs soient enseignés par un nombre croissant de spécialistes d'organe, des matières comme la chirurgie générale ou la gastro-entérologie... étant des exemples de terrains propices à l'enseignement fragmenté. Il est je crois très important que la nouvelle réforme des études tienne compte de cette évolution et de cet écueil. Notre enseignement devra se recentrer, grâce à la réflexion menée concernant les compétences à acquérir et à posséder par tout médecin, sur l'enseignement clinique de base dans une vision transversale et holistique, comme nous tentons de le faire dans les enseignements qui balisent maintenant les stages en Master 3 et Master 4.

Le mal de la fragmentation guette aussi votre pratique quotidienne et il s'agira de mobiliser tout votre bon sens et aussi votre esprit de synthèse pour interpréter les multiples avis spécialisés et experts que vous recevrez, les replaçant dans le contexte du but poursuivi et, surtout, du patient considéré dans sa globalité et dans son humanité. C'est pour cette raison là qu'il faudra, dans votre pratique quotidienne, marquer régulièrement des temps d'arrêt et de réflexion pour faire le point, faire l'exercice d'écrire une conclusion synthétique à propos d'une observation, réfléchir au bien fondé d'exams plus approfondis et/ou plus invasifs et vous poser invariablement la question de leur utilité et de leur impact sur le pronostic et la prise en charge de chacun de vos patients.



Discours du professeur Bruno Delvaux, Recteur de l'UCL



Je tiens d'abord à vous féliciter, vivement et chaleureusement. Ce dont nous nous réjouissons aujourd'hui représente l'aboutissement d'un long parcours. D'un parcours universitaire, certes, mais aussi d'un chemin d'éducation qui englobe non seulement celui de l'Ecole depuis la première maternelle, mais tout simplement celui de la vie ... depuis ce premier instant où votre curiosité a été éveillée. Depuis cet instant où cet

éveil a généré interrogations et soif de comprendre.

Du siècle des lumières, Denis Diderot nous rappelle que : « *L'observation et l'étonnement sont les premiers pas de l'esprit vers la recherche des causes* ».

Depuis ce premier instant où vous avez partagé. Car, et vous le savez, nous ne sommes rien sans les autres. Vos parents, frères, sœurs, amis, maîtres, professeurs : nombreux sont ceux qui ont contribué à l'aboutissement que nous fêtons aujourd'hui. Toutes et tous, dans des champs différents, vous ont éveillés et ont contribué à vous rendre meilleurs.

Votre diplôme vous permet d'entrer dans la vie professionnelle, mais il ponctue d'abord un parcours guidé par la passion. Il récompense les efforts que vous avez déployés durant plusieurs années pour apprendre et pour vous former à la prise de responsabilités en tant qu'intellectuels. Votre diplôme est l'aboutissement de la persévérance de vos parents qui vous ont aidés à maintenir le cap de l'éducation durant tant d'années de scolarité ; ne manquez pas de leur exprimer votre chaleureuse gratitude. Il est aussi, ne l'oubliez pas, le fruit des efforts d'une communauté de citoyens qui, par solidarité, placent l'éducation parmi leurs priorités et vous ont permis d'acquérir une formation de qualité ; il vous appartiendra de préserver, pour les générations futures, cet acquis social majeur.

Je puis vous assurer que votre niveau de formation est élevé et que la qualité de votre diplôme est largement reconnue en Europe et dans le monde ; elle l'est grâce au travail de ces treize-cents professeurs, dix-huit-cents assistants et chercheurs et deux-mille membres du personnel administratif et technique de notre université qui poursuivent avec détermination leurs missions de recherche et d'éducation. Elle l'est grâce à l'interaction que vous avez intensément vécue avec eux. Je tiens à saluer ici toute l'énergie et l'enthousiasme que toutes et tous développent pour faire vivre l'enseignement et actualiser la pédagogie universitaire dans un contexte particulièrement dif-

ficile. Votre faculté s'efforce depuis plusieurs années d'actualiser ses programmes, de renouveler sa pédagogie, de jouer un rôle important au sein des sciences médicales et dentaires, de la vie et de la santé. C'est un effort de longue durée qui, par votre intermédiaire, contribuera au développement de notre région et de celles où vous pratiquerez votre métier.

Je tiens tout particulièrement à remercier tous les professeurs, assistants, collaborateurs techniciens, informaticiens et administratifs de votre faculté. Tous ont contribué à votre succès d'aujourd'hui, avec énergie, enthousiasme et motivation. Au nom de l'Université catholique de Louvain, j'adresse un merci particulier à nos collaborateurs et collaboratrices travaillant hors des feux de la rampe. Le personnel des secrétariats sectoriel et facultaire règle avec souplesse, efficacité et délicatesse, disponibilité et gentillesse les divers problèmes liés à la formation des étudiants. Les membres du personnel attaché aux soins de santé dans les cliniques universitaires mais aussi dans d'autres hôpitaux vous ont accueilli et ont contribué à votre écolage et à votre formation.

Vous allez maintenant vous-même prodiguer des soins de santé tout en pratiquant ou poursuivant une formation spécialisée. Soyez, dans cet exercice, vous-même porteuse et porteur des valeurs que nous partageons : écoute, respect de l'autre, reconnaissance de la différence, lutte contre les fatalités et les inégalités. La santé est le bien le plus précieux de l'être humain. C'est sur celle-ci que nous pouvons construire une action, un projet, une vie. Soignez l'être humain dans son ensemble et sa complexité. Soyez à l'écoute du corps et de l'esprit, mais aussi du vécu de chacun de vos futurs patients. N'oubliez jamais que vous n'êtes jamais propriétaire d'un cas. C'est bien le patient qui est propriétaire de son corps, de son esprit et de la maladie qui le frappe. Soyez attentif à la souffrance. Ecoutez-la. Placez l'humanité au cœur de la relation entre le soignant et le soigné. Vivez les valeurs de notre Université qui forme des médecins depuis sa naissance, lorsque le Pape Martin V institua notre Alma Mater le 9 décembre 1425, il y a près de 6 six siècles.

Dès à présent, vous faites partie des jeunes anciens de notre Université. A ce titre, vous appartenez toujours à l'Institution et vous pouvez la soutenir dans son œuvre d'enseignement de recherche et de service à la société.

Dans cet avenir qui se profile devant vous, vous aurez à faire face à un monde en proie à de multiples crises : écologique, énergétique, alimentaire, sanitaire, financière... etc. Elles touchent un monde frappé par la violence de conflits régionaux, la pauvreté, l'exclu-

sion sociale et l'inégalité criante entre les populations, ajoutant aux premières d'autres crises de nature géopolitique, sociale et éthique. Je réalise qu'en ce moment, heureux d'avoir achevé votre parcours universitaire, vous êtes submergés par la satisfaction du travail accompli, par la gratitude, le désir de vacances, le souci de votre prochain emploi. Lorsque vous aurez pris le recul nécessaire, vous devrez cependant vous poser une question qui gouvernera votre vie : quelle est ma responsabilité d'universitaire et d'intellectuel, que puis-je faire pour le monde ?

Laissez moi vous lire une fable que raconte Siddhartha, écrivain, journaliste et leader social indien, dans un petit livre intitulé *Lettres du Gange*. Une fourmi toute jeune, en quête du sens de la vie, remarqua au loin un attroupement. Elle se dépêcha vers le lieu de l'évènement pour mieux voir ce qui s'y passait. Devant elle, elle vit une petite montagne de fourmis entassées les unes sur les autres, et d'autres fourmis qui se précipitaient en masse pour se joindre à la mêlée. Au milieu de toute cette bousculade, on entendait un seul refrain, sans cesse répété : « il faut arriver au sommet ! » La jeune fourmi se jeta à corps perdu dans cette frénésie, jouant des coudes avec les autres pour arriver la première au sommet. La compétition dura plusieurs heures, au cours desquelles plusieurs fourmis furent écrasées et blessées. A la fin, l'une des fourmis, poussée par l'élan des autres, atterrit au sommet. Ce qu'elle vit la laissa ébahie. « Il n'y a rien, au sommet ! s'exclama-t-elle. Il n'y a absolument rien, tout en haut. »

Quelle est la morale de cette fable ? La société d'aujourd'hui met sans cesse en exergue les attitudes compétitives. Certaines entreprises ont pour objectif d'absorber les plus faibles et de devenir les plus puissantes du monde. Trop d'individus sont programmés pour atteindre le sommet et acquérir du pouvoir, quitte à passer sur la tête des autres pour y parvenir. Les gagnants atteignent la gloire et la fortune tandis que les perdants sont foulés aux pieds, matériellement et émotionnellement. Il y va des individus comme de régions et de pays, où le retard économique et social ne cesse de s'accroître. Mais qu'en est-il des besoins fondamentaux des personnes et des peuples, de ces besoins de fraternité, d'écoute, de solidarité qui donnent un sens à la vie ? La fourmi qui atterrit au sommet a-t-elle jeté un seul regard à celles qui l'entourent dans sa conquête du sommet ? Probablement pas.

Chers diplômés, je voudrais vous donner deux conseils. Mon premier est guider votre action par la recherche permanente de la qualité. L'excellence en est une conséquence, y compris dans les rapports humains. Ne vous y méprenez pas : ne confondez pas l'excellence avec l'élitisme ou la compétition. Ma définition de l'excellence, c'est la qualité du travail sur lequel les autres, vos collègues, vos employeurs, la population qui vous entoure, tous ceux qui dépendent de vous peuvent s'appuyer les yeux fermés. Plus que jamais, la société a besoin d'assises solides. Chacun

doit pouvoir compter sur l'autre au sein des réseaux qui recouvrent le monde ; leur valeur ne dépassera jamais celle du maillon le plus faible.

Mon second conseil est de pratiquer cette excellence dans un esprit de solidarité, au sein d'un monde où je perçois plusieurs horizons. Votre horizon de proximité d'abord, votre ville, votre région où votre action d'universitaire contribuera au bien commun. Dans votre communauté, reconnaissez l'autre, acceptez la diversité qui fait la richesse d'un peuple. Faites aussi en sorte que chacun puisse bénéficier de la chance que vous avez connue d'accéder à l'enseignement supérieur, quel que soit son statut social ou son origine. Soyez conscients du fait qu'aujourd'hui seul un jeune sur dix en Communauté française obtient un diplôme universitaire et que le pourcentage d'étudiants issus de milieux économiquement défavorisés est bas et stagne depuis de nombreuses années.

Le second horizon qui gouvernera votre vie est l'Europe que nous construisons depuis près de soixante ans. Agissez, pensez en tant que citoyens européens ! L'Europe ne se résume pas à un continent où s'installent l'union économique, une monnaie unique, l'harmonisation industrielle, un espace commun d'enseignement supérieur qui, certes, lui permettront d'occuper dans le monde la place qui lui revient. Sa longue histoire, sa diversité culturelle, la richesse de sa tradition chrétienne et ses valeurs lui permettent de s'approprier une vision beaucoup plus large.

Notre planète, voilà le troisième horizon que vous ne pouvez oublier. Comment pourrait-on réduire les tensions du monde sans s'attaquer aux différences qui s'aggravent entre le Nord et le Sud, sans lutter contre l'injustice, sans renforcer les soins de santé dans les pays pauvres, sans accroître l'accès à l'éducation, sans veiller au développement équilibré de la planète, avec le souci des générations futures ? Soyez convaincus que, grâce à votre influence au sein de votre milieu de travail et plus largement au sein de la société, vous serez à même de réduire un tant soit peu les inégalités du monde, si vous en avez la volonté.

Pour réussir ce rêve, il faudra éviter de vous engouffrer dans votre carrière, sans prendre le temps de jeter un regard sur vous-même.

Chers diplômés, ne vous perdez pas. Permettez à votre âme de vous suivre, pour que vous gardiez toujours à l'esprit l'objectif de solidarité qui vous anime aujourd'hui et le souvenir d'une université fière de son projet, qui sera toujours heureuse de vous accueillir. Je vous souhaite une belle carrière et, surtout, une vie très heureuse.





